

Laurent Vivante

HyperS

« C'est percevoir le monde avec des couleurs plus vives, des sons plus mélodieux, et des mots qui résonnent plus profondément. Chaque regard devient un tableau, chaque murmure une symphonie, que seul un cœur attentif sait voir et entendre. C'est une danse entre la force et la fragilité, une sensibilité qui s'imprègne du monde avec une intensité que certains peinent à comprendre.

Tout est plus profond, plus vibrant, et devient plus essentiel. Mais derrière cette sensibilité à fleur de peau se cache une grande résilience, une capacité à aimer sans retenue, à écouter avec son âme et à vivre avec intensité.

L'hypersensible ne vit pas juste la vie, il la ressent, l'embrasse, la porte en lui comme un feu indomptable. »¹

¹ Note sincère de l'auteur : J'ai demandé à Copilot (IA) de me fournir un texte sur la base de la demande suivante (prompt) : « Description poétique de l'hypersensibilité en deux paragraphes, stpl ». J'ai ensuite reformulé pour être au plus près des connaissances que j'ai acquises sur l'hypersensibilité. Essayez, le résultat est étonnant.

Je vis dans une région appelée l'Entre-deux-Lacs, une dénomination des plus appropriées puisque cet endroit se trouve entre le lac de Neuchâtel et le lac de Bienna. Une contrée que Rousseau lui-même a foulée lorsqu'il s'est retiré, le temps de quelques semaines, sur l'île Saint-Pierre. Bien que nommée île, elle n'en est pas tout à fait une, car une lande non carrossable la relie au village d'Erlach.

C'était un dimanche, et je m'aventurais en solitaire sur les chemins serpentant dans les vignes, entre Cressier et Le Landeron. Je tombai sur un banc, m'y installai, et sortis de mon sac à dos de quoi écrire. L'inspiration peut surgir à l'improviste, et mieux vaut être prêt à l'accueillir.

Absorbé par mes pensées, les yeux posés sur le Jolimont, une petite colline s'élevant de l'autre côté du canal de la Thielle, je me laissai aller à une réflexion peut-être un brin candide : la vie est une merveilleuse chose. Pourquoi certains choisissent-ils de la transformer en tourment ? Grand bien leur fasse de s'y égarer, eux, dans cet enfer qu'ils créent. Je ne nommerai personne, mais je suis convaincu que, dans votre entourage proche ou dans des horizons plus éloignés, vous reconnaîtrez aisément des personnes de cette nature-là. Leur présence ne manque jamais de se faire remarquer.

— Bonjour ! me lança une voix jeune, juste à mes côtés.

Surpris, je me retournai pour répondre à ce salut. « Mais comment cet enfant a-t-il pu s'installer ici sans que je m'en aperçoive ? Il n'y avait absolument personne une minute plus tôt », me dis-je.

— Moi, c'est Mauro ! J'ai presque dix ans, c'est trop cool ! poursuivit-il.

— Et moi, Laurent, cinquante-neuf ans dans peu de temps, répondis-je en lui tendant une main hésitante. Tu habites le coin ?

— Nan, moi, je suis de Marin ! C'est là que j'habite !

Je trouvai cela curieux : ce n'était pas vraiment à deux pas, et le garçon semblait seul, sans adulte pour l'accompagner.

Sans préambule, il plongea son regard dans le mien et commença à me raconter une histoire. Une courte anecdote dont, à en juger par son propre étonnement, il s'émerveillait de se souvenir. Quelques minutes plus tard, lorsqu'il eut terminé, il se leva, me salua et s'évanouit dans le brouillard. La dernière chose que je perçus fut un murmure, presque irréel : « À bientôt. »

De retour chez moi, je m'attelai à retranscrire sur mon ordinateur le récit étrange de cet enfant. Cela faisait plusieurs dimanches que j'étais à la poursuite d'une inspiration qui semblait m'échapper obstinément. Cette rencontre soudaine, sur « mon » banc, et ce voile de brouillard qui nous avait enveloppés comme un cocon intime, m'avaient ranimé. Peut-être venais-je de trouver là une précieuse source d'idées pour mes écrits à venir.

Mauro sort du Closel 28, un bâtiment situé près du centre de Préfargier², où l'on prend soin des âmes troublées. Il n'en comprend pas encore tout le sens, mais si son père lui affirme que ces personnes sont malades parce que leur esprit ne fonctionne pas comme il le devrait, alors cela lui semble être une vérité. Ce constat éveille en lui une profonde compassion pour ces gens, différents de lui, souffrant d'un mal qui les prive d'une tête « comme celle de tout le monde ». Il en est touché.

« Mais être fou, c'est une vraie maladie ou pas ? », s'interroge-t-il, les yeux grands ouverts de curiosité, comme un petit explorateur des mystères de la vie.

Face à cette question, à laquelle son jeune esprit ne trouve aucune réponse, il poursuit joyeusement son chemin à travers les rues de Marin, où les noms, qu'il peine encore à lire ou prononcer, se transforment parfois en énigmes familières — rien de surprenant pour un enfant de son âge.

En sautillant avec insouciance, il se rend au « petit magasin » niché à l'intersection de la rue de la Gare et de celle de La Tène. Sa maman lui a confié une mission capitale : rapporter une bouteille consignée et en revenir avec une nouvelle bouteille de ce sirop de framboises qu'il adore tant.

Arrivé devant le magasin, Mauro grimpe les quatre marches de granit qui mènent à l'entrée. Son regard s'illumine, captivé par la magnificence des grands lauriers-roses en pleine floraison qui encadrent la porte. Dans sa

² Centre psychiatrique à Marin, au lieu-dit La Tène.

rêverie, il en oublie le sac fourre-tout qu'il tient dans sa main droite et qui vient heurter une des marches. Un fracas de verre cassé résonne et brise l'émerveillement floral qui l'habitait.

Il observe, stupéfait, la bouteille désormais fracturée en deux morceaux nets.

Son cœur s'emballe violemment lorsqu'il réalise la gravité de sa maladresse. Tentant désespérément de ne pas sombrer dans un tourbillon de pensées et d'émotions qui le submergeraient, il s'acharne à compter l'argent que sa mère lui a confié pour acheter une nouvelle bouteille. Il compte, puis recompte les pièces avec une agitation frénétique, mais la somme reste insuffisante. Les cinquante centimes de la consigne de la bouteille qu'il vient de casser manquent cruellement.

Effondré, il s'assoit sur les marches, écrasé par un sentiment de culpabilité qui ne tarde pas à l'envahir. Les larmes commencent à perler sur ses joues, trahissant son désarroi intérieur. « Mais pourquoi j'ai cassé la bouteille ? ! », résonne dans son esprit, tel l'écho dans une longue vallée.

Immobilisé sur ces marches qui semblent désormais l'accuser, le sac reposant entre ses jambes et la tête enfouie dans ses mains, Mauro accepte peu à peu une douloureuse vérité : la bouteille est irrémédiablement brisée, et la confiance de sa mère pourrait bien l'être aussi. C'était sa première sortie seul au magasin, une mission toute simple qu'il n'a pas su mener à bien.

La culpabilité le ronge, et ses pensées saturées par une cascade d'émotions le submergent entièrement. Il ne peut retenir ses sanglots, laissant éclater toute sa tristesse.

J'avais entre mes mains une histoire belle et touchante, mais que pouvais-je bien en faire ? Devais-je écrire une suite en imaginant la vie de ce jeune garçon ? Le faire grandir jusqu'à un âge de raison ? Ou attendre qu'il revienne lui-même ajouter un nouveau chapitre, me permettant ainsi de me sentir tel le biographe d'une grande figure de ce monde ?

Emporté par cette dernière idée, je retournai, jour après jour, sur « mon » banc. Mais rien, absolument rien. Aucune silhouette, aucun récit simple et pur pour éclairer mes journées. L'espoir de le revoir semblait s'être éteint, et je me résignais à inventer une vie de toutes pièces, à plonger dans la fiction.

C'est alors, au moment où mes attentes paraissaient enterrées, que le jeune garçon réapparut sur le banc, comme par un enchantement. Mon cœur bondit. J'étais aux anges. Je buvais avidement chacune de ses paroles et les couchais sur mon carnet. Au passage, je me redécouvrais des talents de sténographe.

Il parlait vite, si vite qu'on aurait cru qu'il s'était préparé à me retrouver. Ma main courait sur le papier, les lettres et les mots s'entrecroisaient parfois dans une danse désordonnée, laissant planer le doute : pourrais-je me relire plus tard ?

Il me confia quelques fragments de sa vie, des morceaux précieux. Puis, brusquement, il s'interrompit et plongea son regard dans le mien.

— Faut que je rentre à la maison. Il commence à faire nuit, et j'aime pas quand maman s'inquiète pour moi. À plus !

— Quoi ? Non... attends... reste encore un peu... juste un instant...

Mais rien n'y fit. En un clin d'œil, il disparut, tout comme lors de notre première rencontre.

En balayant les environs du regard, je constatai que le brouillard s'était dissipé. Mais ce qui restait incompréhensible, c'était la rapidité avec laquelle il semblait toujours surgir autour de nous, comme un voile de mystère.

Sans perdre un instant, je pressai le pas pour rentrer chez moi. Mon clavier m'attendait impatiemment. Il fallait que je décrypte mes hiéroglyphes rapidement, sous peine de perdre à jamais la richesse de cette rencontre.

La sonnerie annonçant la fin des cours résonne dans toute l'école primaire de Marin.

Madame Uské, la maîtresse, délivre ses dernières consignes pour que la salle de classe soit impeccable pour le lendemain : les livres rangés dans les pupitres, les crayons soigneusement placés dans les trousse et les devoirs à faire mis dans les cartables.

En colonne par deux, les élèves quittent la salle, saluent poliment l'enseignante en passant la porte, et elle leur souhaite une agréable fin d'après-midi avec son sourire bienveillant.

Mauro a prévu d'aller à la « Coopé » du centre du village avec son copain Antoine. Tous deux ont demandé à leurs parents une petite somme d'argent, juste de quoi s'offrir une glace à l'eau, une récompense bienvenue en cette journée suffocante de fin juin.

Ils parcoururent les deux cents mètres qui séparent l'école du magasin en moins d'une minute, courant avec enthousiasme.

Ils tirent la porte du magasin, entrent et se dirigent directement vers le congélateur-bahut où les glaces les attendent. Une discussion animée s'ensuit au-dessus de la vitre : quelle saveur choisir ? Mauro a fini par soulever la lourde vitre à deux mains tandis qu'Antoine a saisi les deux glaces soigneusement sélectionnées.

Tenant fièrement leurs bâtonnets glacés, ils avancent habilement dans les allées pour rejoindre la file des clients à la caisse.

Mauro glisse une main dans sa poche pour récupérer son crapaud — ce petit porte-monnaie contenant les trente centimes pour payer sa glace — mais il réalise qu'il n'y est pas.

Une bouffée d'angoisse le submerge, rougissant son visage et faisant monter sa température. Il raconte rapidement la situation à Antoine.

— Peut-être qu'il est tombé de ta poche quand on a pris les glaces !, suggère Antoine.

— Oh mince, ouais, sûrement... Attends, je vais voir ! Toi, paye ta glace et on se retrouve dehors, OK ?, répond Mauro.

Il revient sur ses pas et parcourt le magasin à la recherche de son argent, mais ne trouve pas sa petite bourse. Perplexe et envahi par une envie irrépressible de savourer ce dessert glacé, il prend une décision qui le fait grimacer intérieurement. Il ouvre son cartable et y glisse la glace en douce, avec une avalanche de scrupules qui le submerge. Ce n'est pas dans ses habitudes de chaparder, mais la gourmandise, cette mauvaise conseillère, a pris le dessus.

Retenant sa place dans la file d'attente, il se prépare à passer devant la caisse pendant qu'Antoine l'attend dehors, savourant déjà sa glace dûment payée, avec un enthousiasme sans retenue.

Quand son tour arrive, Mauro balbutie qu'il n'a rien acheté. La caissière le fixe, songeuse, son regard semblant chercher au-delà de ses mots. Malgré ses soupçons, elle le laisse passer et sortir du magasin.

Quelques pas plus loin, Mauro ouvre son cartable, saisit la glace et enlève l'emballage qu'il dépose dans une poubelle à proximité. Il commence à lécher son sorbet avec délectation, mais son moment de plaisir est rapidement

interrompu. Une main ferme se pose sur son épaule. En se retournant, il voit Antoine le regarder, médusé. La caissière, ayant observé la scène par la vitrine, est sortie pour lui apprendre les bonnes manières. Elle laisse derrière elle, une file de trois clients, visiblement agacés.

Le bambin de sept ans, pris sur le fait, est proprement sermonné.

— Voler dans les magasins, ça ne se fait pas ! lance-t-elle en lui jetant un regard sévère. Je vais devoir en parler à tes parents.

Malgré son jeune âge, il saisit parfaitement la différence entre ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. En même temps, il découvre la signification du mot « honte ». Ce sentiment se glisse lentement dans toutes les parties de son corps, de la tête aux pieds. Son visage s'empourpre d'abord, puis il pâlit en imaginant ce que ses parents pourraient lui dire et, pire encore, la prison qui l'attend pour ce larcin.

Les passants de la rue Auguste-Bachelin, ainsi que les clients du magasin, observent attentivement la scène. Leurs remarques cinglantes volent en soutien à la caissière, bien qu'ils ignorent ce qui s'est réellement passé. Après tout, si elle les sermonne, c'est forcément qu'ils ont commis une faute grave. Bande de petits voyous !

Antoine tend alors trente centimes à la caissière. Ce geste met fin au calvaire de son ami et, dans le même mouvement, réduit au silence tous les ragots. L'intendante s'empare de l'argent avec un sourire sournois.

— Tu peux remercier ton ami, jeune homme. Mais que je ne te surprenne plus à recommencer, sinon... dit-elle avant de tourner les talons.

Mauro adresse un grand sourire à Antoine et lui promet de le rembourser rapidement.

Les deux garçons, leurs bras passant par-dessus l'épaule l'un de l'autre, remontent ensemble la rue principale, puis empruntent un chemin de traverse pour rejoindre le Closel. L'un entre au 14, l'autre au 28.

Alors que la douceur sucrée du bâtonnet glacé apaise sa peur, une chaleur douce, mais puissante, envahit son thorax. C'est comme s'il venait de découvrir un trésor inestimable, fait de confiance, de soutien mutuel et de partage sincère. Il réalise que l'amitié est un sentiment aussi fort que l'amour que lui porte sa mère, Jocelyne.

Ce nouvel élan d'émotion, traversant sa poitrine, fait naître une larme de bonheur au coin de son œil.